

Avant-propos

CHERUB est un département secret des services de renseignements britanniques composé d'agents âgés de dix à dix-sept ans recrutés dans les orphelinats du pays. Soumis à un entraînement intensif, ils sont chargés de remplir des missions d'espionnage visant à mettre en échec les entreprises criminelles et terroristes qui menacent le Royaume Uni. Ils vivent au quartier général de CHERUB, une base aussi appelée « campus », dissimulée au cœur de la campagne anglaise.

Ces agents mineurs sont utilisés en dernier recours dans le cadre d'opérations d'infiltration, lorsque les agents adultes se révèlent incapables de tromper la vigilance des criminels. Les membres de CHERUB, en raison de leur âge, demeurent insoupçonnables tant qu'ils n'ont pas été pris en flagrant délit d'espionnage.

Près de trois cents agents vivent au campus. Le rapport de mission suivant décrit en particulier les activités de JAMES ADAMS, né à Londres en 1991, dont le comportement disciplinaire est fréquemment mis en cause par les autorités de l'organisation ; LAUREN ADAMS, sa sœur, née à Londres en 1994 ; KERRY CHANG, née à Hong-Kong en 1992, rompue aux techniques de combat à mains nues ; GABRIELLE O'BRIEN, née à la Jamaïque en 1991, meilleure amie de Kerry ; BRUCE NORRIS, né en 1992 au Pays de Galles, expert en arts martiaux.

Les faits décrits dans le rapport que vous allez consulter se déroulent en 2004.

Rappel réglementaire

En 1957, CHERUB a adopté le port de T-shirts de couleur pour matérialiser le rang hiérarchique de ses agents et de ses instructeurs.

Le T-shirt orange est réservé aux invités. Les résidents de CHERUB ont l'interdiction formelle de leur adresser la parole, à moins d'avoir reçu l'autorisation du directeur.

Le T-shirt rouge est porté par les résidents qui n'ont pas encore suivi le programme d'entraînement initial exigé pour obtenir la qualification d'agent opérationnel. Ils sont pour la plupart âgés de six à dix ans.

Le T-shirt bleu ciel est réservé aux résidents qui suivent le programme d'entraînement initial.

Le T-shirt gris est remis à l'issue du programme d'entraînement initial aux résidents ayant acquis le statut d'agent opérationnel.

Le T-shirt bleu marine récompense les agents ayant accompli une performance exceptionnelle au cours d'une mission.

Le T-shirt noir est décerné sur décision du directeur aux agents ayant accompli des actes héroïques au cours d'un grand nombre de missions. La moitié des résidents reçoit cette distinction avant de quitter CHERUB.

La plupart des agents prennent leur retraite à 17 ou 18 ans. À leur départ, ils reçoivent le T-shirt blanc. Ils ont l'obligation – et l'honneur – de le porter à chaque fois qu'ils reviennent au campus pour rendre visite à leurs anciens camarades ou participer à une convention.

La plupart des instructeurs de CHERUB portent le T-shirt blanc.

1. Un après-midi de chien

Des milliers d'insectes voletaient dans le soleil couchant. Lassés de les chasser en vain, Bruce et James les laissaient bourdonner à leurs oreilles. Ils venaient de parcourir dix kilomètres d'un pas vif sur le sentier abrupt et tortueux qui menait à la villa où deux enfants de huit ans étaient retenus en otages.

— Allez, on fait une pause, souffla James, plié en deux, les mains plaquées sur ses genoux. Je suis lessivé.

— J'ai un an de moins que toi, fit remarquer Bruce, visiblement impatient d'atteindre son objectif. C'est toi qui devrais me soutenir. Tu as pris trop de poids, mon vieux.

James contempla son ventre.

— Arrête ton char. Je ne suis pas gros.

— Ah, vraiment ? Tu verras bien, à la prochaine visite médicale. Tu vas te faire crucifier. Ils vont te mettre au régime et te condamner à faire des tours de piste jusqu'à ce que mort s'ensuive.

James se redressa et but quelques gorgées au goulot de sa gourde.

— C'est pas ma faute. C'est génétique. Tu aurais dû voir ma mère, juste avant sa mort.

Bruce éclata de rire.

— James, j'ai trouvé des emballages de Mars et de Snickers dans la poubelle, ce matin. C'est pas génétique. Vois les choses en face. Tu es un goinfre, c'est tout.

— Qu'est-ce que tu veux, tout le monde n'a pas la chance d'être sec et musclé comme toi. Bon, on continue ?

— Profitons de cette pause pour faire le point.

James sortit une carte de son sac. Bruce consulta le GPS fixé à la ceinture de son short. Grâce à ce dispositif, il pouvait connaître sa position géographique partout dans le monde, à deux mètres près. Il transposa sur la carte les coordonnées affichées à l'écran.

— Nous sommes à moins de cinq cents mètres de la villa. C'est le moment de quitter le sentier.

— Ça grimpe dur, et le sol est instable. Ça va être un cauchemar.

— Qu'est-ce que tu proposes ? Frapper à la porte et demander poliment aux terroristes de relâcher leurs otages ? Franchement, je crois qu'il vaudrait mieux approcher par les sous-bois.

James essaya vainement de replier la carte, puis, l'air contrarié, la roula en boule avant de la fourrer dans son sac. Les deux garçons s'enfoncèrent entre les arbres. Les feuilles et les brindilles craquaient sous leurs baskets. Il n'avait pas plu depuis deux mois. La partie Est de l'île était en proie à de violents feux de forêt. Par temps clair, on pouvait voir de hautes colonnes de fumée noire s'élever dans le ciel d'azur.

Pour faciliter leur ascension le long des flancs escarpés de la colline, ils s'agrippaient aux branchages et se hissaient à la seule force des biceps. De temps à autre, l'un d'eux saisissait une tige hérissée d'épines, ou s'agrippait à un arbuste insuffisamment enraciné, avant de battre désespérément des bras à la recherche d'un appui, de crainte de basculer en arrière.

Lorsqu'ils atteignirent la lisière de la forêt, à quelques mètres de la clôture métallique qui entourait la villa, ils se jetèrent à plat ventre. Bruce gémit de douleur.

— Quelque chose ne va pas ? demanda James.

Son camarade porta la main droite à hauteur de son visage. Malgré la pénombre, on pouvait voir le sang couler le long de son avant-bras.

— Comment tu t'es fait ça ?

Le garçon haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Sur le coup, je n'ai rien senti.

— Laisse-moi faire.

James dévissa le bouchon de sa gourde et nettoya le sang sous un mince filet d'eau. Il sortit de son sac sa trousse de premiers soins, coinça sa lampe de poche entre ses dents et examina la blessure. Une longue épine était fichée dans la peau, entre le majeur et l'annulaire.

— Eh bien, tu ne t'es pas raté, dit-il. Ça fait mal ?

— Quelle question débile. Bien sûr que ça fait mal.

— Tu crois qu'il faut l'enlever ?

— Évidemment, répondit Bruce d'un ton las. Ça t'arrive d'écouter pendant les cours ? *Toute épine ou écharde doit être retirée sans délai, sauf si une hémorragie*

importante laisse supposer qu'une veine ou une artère a été touchée. Appliquer du désinfectant puis un pansement ou un bandage stérile.

— Des fois, on dirait que tu as avalé le manuel de survie.

— Il me semble qu'on a participé au même stage, James. Seulement, moi, je n'ai pas passé mon temps à draguer Susan Kaplan.

— Ouais, on peut dire que j'ai bien perdu mon temps. Si j'avais su qu'elle avait déjà un copain...

— Elle t'a menti. Elle a dit ça pour que tu lui lâches la grappe.

— Oh, soupira James, accablé. Et moi qui croyais que je lui plaisais...

Craignant que les ravisseurs présents à l'intérieur de la maison n'entendent ses cris de douleur, Bruce mordit l'une des courroies de son sac à dos. James saisit sa pince à épiler entre le pouce et l'index.

— Prêt ?

Son ami hocha la tête.

L'épine sortit de la peau sans offrir de résistance. Bruce poussa un gémissement. James épongea une goutte de sang, appliqua de la crème antiseptique et posa un pansement à la base des doigts de son équipier.

— Voilà, c'est fini, dit-il. Tu crois que tu peux poursuivre la mission ?

— On ne peut pas faire demi-tour.

— Repose-toi une minute. Pendant ce temps, je vais ramper jusqu'à la clôture et faire le point sur les mesures de sécurité.

— Fais gaffe aux caméras. Ils doivent être sur leurs gardes.

James éteignit sa lampe et progressa jusqu'à l'enceinte grillagée à la lumière de la lune. La villa comportait un étage, un garage équipé d'une porte automatique pouvant abriter quatre voitures et une vaste piscine aux formes arrondies. Il entendait distinctement le chuintement rapide et régulier d'un système d'arrosage automatique. Il n'aperçut ni caméra, ni dispositif de détection sophistiqué : rien que le boîtier jaune fluo d'une alarme bon marché fixé à un mur, près de la porte d'entrée, une installation sommaire qui pouvait être neutralisée depuis l'extérieur du bâtiment. Il se tourna vers Bruce et chuchota :

— Tu peux venir. Ça n'a pas l'air trop sérieux.

Puis il pratiqua une brèche dans la clôture à l'aide de ses pinces coupantes. Son camarade s'y engagea le premier, et commença à ramper énergiquement vers la villa.

James le suivit, progressa de quelques mètres puis sentit un contact tiède et visqueux contre son tibia.

— Oh non, gémit-il. C'est dégueulasse.

Bruce posa un doigt sur ses lèvres pour lui intimer l'ordre de se faire plus discret.

— Ferme-la, bon sang, chuchota-t-il. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je viens de me traîner dans une énorme merde de chien, dit-il, le cœur au bord des lèvres.

— Là, on est mal, fit remarquer Bruce, avec un sourire mi-amusé, mi-anxieux. Car qui dit *énorme* merde de chien dit forcément *énorme* chien.

À cette pensée, James accéléra instinctivement sa progression. Les deux garçons atteignirent la maison. Bruce s'adossa au mur, tout près d'une large baie vitrée, puis jeta un œil à l'intérieur. La pièce était éclairée. Il aperçut deux canapés de cuir et une table de billard. Il essaya de faire coulisser la porte-fenêtre, mais elle était fermée de l'intérieur, et dépourvue de serrure. Son pistolet à aiguilles ne lui était d'aucune utilité.

OUAF.

Les garçons jetèrent un regard affolé autour d'eux. Un gigantesque rottweiler se tenait à cinq mètres, une créature aux muscles saillants, à la robe sombre et à la gueule écumante.

— Bon toutou, murmura Bruce en tâchant de conserver le contrôle de ses nerfs.

Le chien s'approcha en grondant, ses yeux noirs braqués sur eux.

— Le gentil chienchien à son pépère, ajouta le garçon.

— Bruce, désolé de te décevoir, mais il ne va pas se mettre sur le dos et te laisser lui grattouiller le ventre.

— OK. Tu as un plan ?

— Ne lui montre pas que tu as peur. Soutiens son regard. Il est sans doute aussi effrayé que nous.

— Ouais, comme tu dis. Apparemment, vu l'odeur que tu dégages, il s'est carrément fait dessus de trouille.

Le chien lâcha quelques aboiements assourdissants. James rampa en marche arrière et s'empêtra dans un tuyau d'arrosage. Il se retourna pour l'examiner quelques secondes puis le saisit à deux mains. Le molosse n'était plus qu'à quelques mètres de lui.

— Bruce, crochète la porte d'entrée. Je vais essayer de le retenir.

Son camarade recula prudemment de quelques mètres puis disparut au coin de la villa. En vérité, James espérait confusément que le chien se rue sur son camarade, mais l'animal ne le quittait pas du regard, si proche qu'il pouvait sentir son souffle chaud sur son visage.

— Bon chien, murmura-t-il.

À ces mots, le rottweiler bondit en avant. James fit un pas de côté, et les pattes de l'animal rencontrèrent la surface lisse de la baie vitrée. Le garçon frappa de toutes ses forces la cage thoracique du monstre. Ce dernier laissa échapper un cri aigu, puis fit quelques pas en arrière. James fit claquer son fouet improvisé sur les dalles du jardin, dans l'espoir que le bruit effraierait son adversaire, mais ce son sec le fit gronder de plus belle.

James avait l'impression que ses entrailles se liquéfiaient. Il se sentait vulnérable. Il lui apparaissait évident que ce monstre pouvait à tout moment le dévorer vivant. Seul un miracle pouvait désormais lui épargner cette fin atroce.

Alors, il entendit un déclic puis vit du coin de l'œil la baie vitrée s'entrouvrir.

— Si Monsieur veut bien se donner la peine d'entrer, dit Bruce, accroupi derrière un rideau.

James fit volte-face, bondit à l'intérieur de l'habitation et referma la porte coulissante.

— Tu as fait vite, lâcha-t-il en essayant de réprimer le tremblement qui s'était emparé de ses mains. Où sont les kidnappeurs ?

— J'ai croisé personne. C'est louche. Ils auraient dû entendre les aboiements de ce foutu clebs. On doit avoir affaire à des terroristes sourds comme des pots.

James essuya sa jambe dans le rideau.

— Tu es vraiment immonde, lâcha Bruce. Aucun savoir-vivre.

— Tu as inspecté toutes les pièces ?

Son ami secoua la tête.

— Pas eu le temps.

Ils explorèrent prudemment le moindre recoin du rez-de-chaussée. Tout laissait à penser que la villa était habitée. Il y avait des mégots de cigarettes dans les cendriers et de la vaisselle sale dans l'évier de la cuisine. Une Mercedes était stationnée dans le garage. Les clés de contact étaient posées sur le siège du conducteur. Bruce les fourra dans sa poche.

— Juste au cas où on devrait se tailler en vitesse.

Ils gravirent lentement l'escalier, s'attendant à voir un ennemi surgir devant eux, pistolet au poing.

Contre toute attente, ils atteignirent le palier sans rencontrer d'opposition, inspectèrent la salle de bains, puis découvrirent les enfants dans une chambre, ligotés au cadre du lit, un bâillon sur la bouche.

James et Bruce tirèrent leur couteau de combat de leur ceinture et tranchèrent les liens des otages.

— Laura, dit James. Où sont passés les kidnappeurs ?

La petite fille semblait désorientée.

— Je ne sais pas. J'ai envie de faire pipi.

Les deux victimes, visiblement en état de choc, se montrèrent incapables de fournir la moindre information sur les terroristes. Quelque chose clochait. James et Bruce s'étonnaient de ne pas avoir rencontré de résistance. Tout s'était déroulé trop facilement.

— Allez, tout le monde descend à la voiture, dit James.

Laura commença à boiter vers les toilettes, comme si elle n'avait rien entendu. Elle portait un bandage à la hanche.

— Eh, on n'a pas le temps. Ces types sont armés et pas nous.

— Je ne vais pas pouvoir me retenir, gémit-elle en se ruant dans la salle de bains.

James était furieux.

— Bon d'accord, mais fais vite, nom d'un chien.

— Je dois y aller aussi, murmura Jake.

Bruce secoua la tête.

— Pas question. Tu pisseras dans un coin du garage pendant que je démarre la voiture.

Il tira Jake vers le rez-de-chaussée. James compta jusqu'à trente avant de frapper à la porte des toilettes.

— Il faut que je me lave les mains, dit Laura. Je ne trouve pas le savon.

James n'en croyait pas ses oreilles.

— Pour l'amour de Dieu, cria-t-il en martelant du poing la porte close. Il faut qu'on foute le camp d'ici immédiatement.

Lorsque la fillette finit par sortir de la salle de bains, il la hissa sur ses épaules et dévala l'escalier jusqu'au garage. Bruce s'assit au volant de la Mercedes. Laura et Jake se glissèrent sur la banquette arrière.

— Merde, elle ne démarre pas, lâcha Bruce.

Il descendit du véhicule, le contourna par l'avant et envoya un violent coup de pied dans l'aile avant gauche.

— Les clefs rentrent dans la serrure mais elles refusent de tourner. Je ne comprends pas ce qui se passe.

— Elle a été sabotée, cria James. Je crois qu'on s'est fait piéger.

Le visage de Bruce pâlit brusquement.

— Bon sang, tu as raison. Tirons-nous d'ici en vitesse.

James se pencha vers la banquette arrière.

— Désolé, vous deux, mais on dirait qu'il va falloir courir.

Alors, James entendit un son métallique, tout près de son oreille. Il fit volte-face et vit le canon d'une arme braqué sur lui. Bruce poussa un hurlement. James sentit deux balles le frapper en plein cœur. Ses poumons se vidèrent d'un seul coup. Il bascula en arrière, deux taches écarlates au centre de la poitrine.



Fin du premier chapitre.

Le chapitre 2 est en ligne dans la C-ZONE et réservé aux agents du Club CHERUB.